

Deux livres pour partir en voyage

Mourir comme un chat de Claude-Emmanuelle Yance, Québec, L'instant même, 1987, 120 p., 12,95\$ (Prix Adrienne-Choquette 1987).

Banc de Brume ou Les Aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain d'Aude, Montréal, Garamond/Du Roseau, 1987, 152 p., 12,95\$.

Marie José Thériault

Numéro 47, automne 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/39248ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Thériault, M. J. (1987). Compte rendu de [Deux livres pour partir en voyage / *Mourir comme un chat* de Claude-Emmanuelle Yance, Québec, L'instant même, 1987, 120 p., 12,95\$ (Prix Adrienne-Choquette 1987). / *Banc de Brume ou Les Aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain d'Aude*, Montréal, Garamond/Du Roseau, 1987, 152 p., 12,95\$.] *Lettres québécoises*, (47), 32–32.

de notre groupe en furent bien aises. La vue de cette odieuse créature nous affligeait. (p. 11)

«Il n'y a pas de cruauté dans ce texte. Tu prends la littérature trop au sérieux» m'a-t-il dit (il se reconnaîtra sans peine), un jour que nous traversions l'un de nos différends épiques. Je lui reprochais de ne pas déceler la formidable gravité cachée sous l'insouciance du propos. Voilà pourquoi, ajoutais-je, la couverture me paraît non seulement repoussante, mais injuste (Boréal nous a habitués à mieux; qu'il y revienne). Elle biaise tout le livre et lui dénie sa maturité en le proposant comme une bande dessinée anodine à parcourir distraitemment sur la plage. Sa suprême hideur (dans le dessin, dans le choix des couleurs, et surtout dans l'intention) en fait un sommet non seulement de vulgarité et de mauvais goût mais d'incompréhension et de bêtise. Voilà bien un flagrant délit. Une telle couverture trahit la lecture inintelligente, superficielle et puérile qui peut être faite de ces proses et «stupeurs».

Un livre pour rafraîchir l'été, aura sans doute voulu dire l'éditeur? Mais non. Ce serait insensé. Il est beaucoup trop cruel même s'il fait parfois sourire, sans doute surtout parce qu'il fait parfois sourire. Comme les lampyres qui luisent soudainement dans l'obscurité, il éclaire par petits chocs successifs les recoins sombres de l'être où nous aimons nous réfugier contre nous-mêmes. Et si l'optimisme n'est pas encore devenu pour vous une vilaine habitude, procurez-vous ce livre, couvrez-le de papier, masquez, cachez son immonde emballage et lisez-le, l'été et même le printemps, même l'automne, même l'hiver, pour ses révélations et ses terribles évidences.



Claude-Emmanuelle Yance

DEUX LIVRES POUR PARTIR EN VOYAGE

Mourir comme un chat de Claude-Emmanuelle Yance, Québec, L'instant même, 1987, 120 p., 12,95\$ (Prix Adrienne-Choquette 1987).

Banc de Brume ou Les Aventures de la petite fille que l'on croyait partie avec l'eau du bain d'Aude, Montréal, Garamond/Du Roseau, 1987, 152 p., 12,95\$.

Le prix Adrienne-Choquette, encore une fois, ne déçoit pas. Dix nouvelles écrites avec fermeté et ferveur, une inspiration qui n'est pas commune — que d'aucuns qualifieraient à tort d'«exotique», — une belle maîtrise et du matériau et de l'outil. Voilà qui fait plaisir.

Mais ce qui séduit surtout dans *Mourir comme un chat* est cet air d'immatérialité qui traverse les nouvelles de Claude-Emmanuelle Yance, à cause, sans aucun doute, des personnages retenus, feutrés en tout cas, qui ne se révèlent jamais que par cette part en eux la plus secrète et la plus fragile. Ils poursuivent tous un projet qui a quelque chose d'inaccessible même dans ses intentions ordinaires ou quotidiennes. Les moments donnés ici troublent, déchirent, et c'est le fait d'une narration tenue au ras des sensations, au plus près de l'os. Parfois la voix qui parle se contente d'enregistrer, d'énoncer les faits sans examen ni analyse, comme dans «L'Arbre qui avait sept petites filles» (quel beau titre!); la puissance d'évocation s'en trouve alors accrue. Ailleurs, Yance n'hésite pas à zigzaguer des observations aux interprétations scientifiques («Rien n'a de sens sinon intérieur») pour dévoiler sur le ton du rapport officiel l'inquiétante et surréaliste fin de Jean-Denis Vijeau.

La variété des styles se marie à la variété des propos. Il est rare que l'on trouve ici des écrivains, même chevronnés, capables de reconnaître la nécessité pour une voix de multiplier ses tonalités, et capables ensuite de passer de l'une à l'autre avec maturité et aisance. Chez Yance, tout trajet en ce sens

s'effectue en souplesse; même les choix narratifs qui pourraient agacer de prime abord (par exemple, la profusion d'infinifits de la première nouvelle) se révèlent en fin de compte judicieux. Le recueil de Claude-Emmanuelle Yance est conçu et enfanté avec l'intelligence du talent. Un écrivain à suivre.

*

Aude possède un imaginaire trouble et troublant. L'inquiétant s'y promène comme chez lui, sans codes ni chuchotements, en toute franchise. Il ferme sans l'opacifier l'espace autour des personnages, à la manière de ces cages de verre où sont gardées des femmes, dressées dès la naissance pour satisfaire le regard en désir des hommes, leurs maîtres («Le Cercle métallique»). Dans les labyrinthes oniriques qu'Aude met en mots, il est toujours possible de déceler l'angoisse, plus de l'inconnu et du mystérieux que de la mort qui, elle, est trop définissable, trop reconnaissable pour vraiment inquiéter. Si elle se montre, on passe outre pour aller au-delà de la crainte qu'elle pourrait inspirer vers une terreur plus grande encore: il ne s'agit pas tant d'être mort que de *ne plus être vivant* — quel que soit le sens que donne le personnage à ce mot de «vivant» («La Gironde», «La Poupée gigogne»).



Aude